

HISTOIRE  
NATURELLE

OISEAUX.

TOME DIX-SEPTIÈME.

HISTOIRE  
NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,  
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

---

*OISEAUX.*

TOME DIX-SEPTIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE  
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3  
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.

AN VII. — 1799.

# HISTOIRE NATURELLE.

---

## LES GOÉLANDS

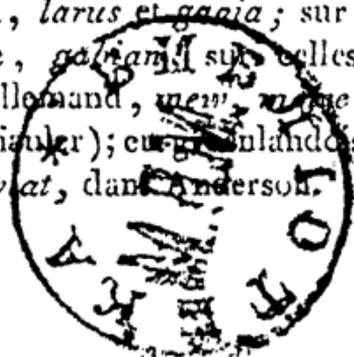
ET

## LES MOUETTES \*.

---

CES deux noms, tantôt réunis et tantôt séparés, ont moins servi jusqu'à ce jour à distinguer qu'à confondre les espèces comprises dans l'une des plus nombreuses familles des oiseaux d'eau. Plusieurs naturalistes ont nommé *goélands* ce que

\* En latin, *larus et gaia*; sur nos côtes de la Méditerranée, *galian*; sur celles de l'Océan, *maupe*; en allemand, *meu*, *meue* (miauteur, de *meunen*, miauler); en islandais, *akpa*, selon Eggede; *navat*, dans Anderson.



d'autres ont appelé *mouettes*, et quelques uns ont indifféremment appliqués ces deux noms comme synonymes à ces mêmes oiseaux; cependant il doit subsister entre toute expression nominale quelques traces de leur origine, ou quelques indices de leurs différences, et il me semble que les noms *goéland* et *mouette* ont en latin leurs correspondans *larus* et *gavia*, dont le premier doit se traduire par *goéland*, et le second par *mouette*. Il me paroît de plus que le nom *goéland* désigne les plus grandes espèces de ce genre, et que celui de *mouette* ne doit être appliqué qu'aux plus petites espèces. On peut même suivre jusque chez les Grecs les vestiges de cette division; car le mot *κίπφος*, qui se lit dans Aristote, dans Aratus et ailleurs, désigne une espèce ou une branche particulière de la famille du *λάρος* ou *goéland*. Suidas et le scholiaste d'Aristophane traduisent *κίπφος* par *larus*; et si Gaza ne l'a point traduit de même dans Aristote, c'est que, suivant la conjecture de Pierius, ce traducteur avoit en vue le passage des *Géorgiques* où Virgile pa-

roissant rendre à la lettre les vers d'Aratus, au lieu de κέπφος qui se lit dans le poète grec, a substitué le nom de *fulica*. Mais si la *fulica* des anciens est notre foulque ou morelle, ce que lui attribue ici le poète latin, de présager la tempête en se jouant sur le sable, ne lui convient point du tout\*, puisque la foulque ne vit pas dans la mer, et ne se joue pas sur le sable, où même elle ne se tient qu'avec peine. De plus, ce qu'Aristote attribue à son κέπφος, d'avalier l'écume de la mer comme une pâture, et de se laisser prendre à cette amorce, ne peut guère se rapporter qu'à un oiseau vorace comme le goéland ou la mouette : aussi Aldrovande conclut-il de ces inductions comparées, que le nom de λάρος dans Aristote est générique, et que celui de κέπφος est spécifique, ou plutôt particulier à quelque espèce subalterne de ce

\* L'épithète que Cicéron, traduisant ces mêmes vers d'Aratus, donne à la foulque, lui convient aussi peu qu'elle convient bien au goéland :

Cana fulix itidem fugiens à gurgite ponti,  
Nunciat horribiles clamans instæ procellas.

(De Divinatione, lib. I.)

## 8 HISTOIRE NATURELLE

même genre. Mais une remarque que Turner a faite sur la voix de ces oiseaux, semble fixer ici nos incertitudes; il regarde le mot *κίπφος* comme un son imitatif de la voix d'une mouette, qui termine ordinairement chaque reprise de ses cris aigus par un petit accent bref, une espèce d'éternement, *λεψη*, tandis que le goéland termine son cri par un son différent et plus grave, *cob*.

Le nom grec *κίπφος* répondra donc, dans notre division, au nom latin *gavia*, et désignera proprement les espèces inférieures du genre entier de ces oiseaux, c'est-à-dire, les mouettes; de même le nom grec *λάρος*, ou *larus* en latin, traduit par *goéland*, sera celui des grandes espèces. Et pour établir un terme de comparaison dans cette échelle de grandeur, nous prendrons pour goélants tous ceux de ces oiseaux dont la taille surpasse celle du canard, et qui ont dix-huit ou vingt pouces de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, et nous appellerons *mouettes* tous ceux qui sont au-dessous de ces dimensions; il résultera de cette division,

que la sixième espèce donnée par M. Brisson, sous la dénomination de *première mouette*, doit être mise au nombre des goélands, et que plusieurs des goélands de Linnæus ne seront que des mouettes. Mais, avant que d'entrer dans cette distinction des espèces, nous indiquerons les caractères généraux et les habitudes communes au genre entier des uns et des autres.

Tous ces oiseaux, goélands et mouettes, sont également voraces et criards : on peut dire que ce sont les vautours de la mer ; ils la nettoient des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface, ou qui sont rejetés sur les rivages : aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux foibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur port ignoble, leurs cris importuns, leur bec tranchant et crochu, présentent les images désagréables d'oiseaux sanguinaires et bassement cruels : aussi les voit-on se battre avec acharnement entre eux pour la curée ; et même, lorsqu'ils sont renfermés et que la captivité aigrit encore leur humeur

féroce, ils se blessent sans motif apparent, et le premier dont le sang coule, devient la victime des autres; car alors leur fureur s'accroît, et ils mettent en pièces le malheureux qu'ils avoient blessé sans raison. Cet excès de cruauté ne se manifeste guère que dans les grandes espèces; mais toutes, grandes et petites, étant en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie. Tout convient à leur voracité; le poisson frais ou gâté; la chair sanglante, récente ou corrompue; les écailles, les os même, tout se digère ou se consume dans leur estomac: ils avalent l'amorce et l'hameçon; ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferment eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le hareng ou la pélamide qu'il leur offre en appât, et cette manière n'est pas la seule dont on puisse les leurrer; Oppien a écrit qu'il suffit d'une planche peinte de quelques figures de poissons, pour que ces oiseaux viennent se briser contre: mais ces portraits de poissons devoient donc être aussi

parfaits que ceux des raisins de Parrhasius !

Les goélands et les mouettes ont également le bec tranchant, alongé, applati par les côtés, avec la pointe renforcée et recourbée en croc, et un angle saillant à la mandibule inférieure. Ces caractères, plus appareus et plus prononcés dans les goélands, se marquent néanmoins dans toutes les espèces de mouettes; c'est même ce qui les sépare des hirondelles de mer, qui n'ont ni le croc à la partie supérieure du bec, ni la saillie à l'inférieure, sans compter que les plus grandes hirondelles de mer le sont moins que les plus petites mouettes. De plus, les mouettes n'ont pas la queue fourchue, mais pleine : leur jambe, ou plutôt leur tarse, est fort élevé; et même les goélands et les mouettes seroient de tous les oiseaux à pieds palmés les plus hauts de jambes, si le flamant, l'avocette et l'échasse, ne les avoient encore plus longues, et si démesurées, qu'ils sont à cet égard des espèces de monstres. Tous les goélands et mouettes ont les trois doigts engagés par une palme

pleine , et le doigt de derrière dégagé ; mais très-petit. Leur tête est grosse ; ils la portent mal et presque entre les épaules , soit qu'ils marchent ou qu'ils soient en repos. Ils courent assez vite sur les rivages , et volent encore mieux au-dessus des flots ; leurs longues ailes , qui , lorsqu'elles sont pliées , dépassent la queue , et la quantité de plumes dont leur corps est garni , les rendent très-légers. Ils sont aussi fournis d'un duvet fort épais \* , qui est d'une couleur bleuâtre , sur-tout à l'estomac : ils naissent avec ce duvet ; mais les autres plumes ne croissent que tard , et ils n'acquièrent complètement leurs couleurs , c'est-à-dire , le beau blanc sur le corps , et du noir ou gris bleuâtre sur le manteau , qu'après avoir passé par plusieurs mues , et dans leur troisième année. Oppien paroît avoir eu connois-

\* Aldrovande prétend qu'en Hollande on fait beaucoup d'usage du duvet de mouettes ; mais il est difficile de croire ce qu'il ajoute , savoir , que ce duvet se renfle en pleine lune , par une correspondance sympathique avec l'état de la mer , dont le flux est alors le plus eussé.

sance de ce progrès de couleurs , lorsqu'il dit qu'en vieillissant ces oiseaux deviennent bleus.

Ils se tiennent en troupes sur les rivages de la mer ; souvent on les voit couvrir de leur multitude les écueils et les falaises, qu'ils font retentir de leurs cris importuns , et sur lesquels ils semblent fourmiller , les uns prenant leur vol , les autres s'abattant pour se reposer , et toujours en très-grand nombre. En général , il n'est pas d'oiseau plus commun sur les côtes , et l'on en rencontre en mer jusqu'à cent lieues de distance. Ils fréquentent les îles et les contrées voisines de la mer dans tous les climats ; les navigateurs les ont trouvés par-tout. Les plus grandes espèces paroissent attachées aux côtes des mers du Nord. On raconte que les goélands des îles de Féroé sont si forts et si voraces , qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux , dont ils emportent des lambeaux dans leurs nids. Dans les mers glaciales , on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines ; ils se tiennent sur ces masses de corruption

sans en craindre l'infection ; ils y assouvissent à l'aise toute leur voracité, et en tirent en même temps l'ample pâture qu'exige la gourmandise innée de leurs petits. Ces oiseaux déposent à milliers leurs œufs et leurs nids jusque sur les terres glacées des deux zones polaires ; ils ne les quittent pas en hiver, et semblent être attachés au climat où ils se trouvent, et peu sensibles au changement de toute température. Aristote, sous un ciel à la vérité infiniment plus doux, avoit déjà remarqué que les goélands et les mouettes ne disparoissent point, et restent toute l'année dans les lieux où ils ont pris naissance.

Il en est de même sur nos côtes de France, où l'on voit plusieurs espèces de ces oiseaux en hiver comme en été ; on leur donne sur l'Océan le nom de *mauves* ou *miaules*, et celui de *gabians* sur la Méditerranée : par-tout ils sont connus, notés par leur voracité et par la désagréable importunité de leurs cris redoublés. Tantôt ils suivent les plages basses de la mer, et tantôt ils se retirent dans le

creux des rochers , pour attendre le poisson que les vagues y jettent ; souvent ils accompagnent les pêcheurs , afin de profiter des débris de la pêche. Cette habitude est sans doute la seule cause de l'amitié pour l'homme , que les anciens attribuoient à ces oiseaux. Comme leur chair n'est pas bonne à manger\* , et que leur plumage n'a que peu de valeur, on dédaigne de les chasser, et on les laisse approcher sans les tirer.

Curieux d'observer par nous - mêmes les habitudes de ces oiseaux , nous avons cherché à nous en procurer quelques uns de vivans , et M. Baillon , toujours empressé à répondre obligeamment à nos demandes , nous a envoyé le grand goéland à manteau noir , première espèce , et le goéland à manteau gris , seconde espèce. Nous les avons gardés près de

\* On n'en pourroit pas goûter sans vomir , si , avant de les manger, on ne les avoit exposés à l'air pendus par les pattes , la tête en bas , pendant quelques jours , afin que l'huile ou la graisse de baleine sorte de leur corps , et que le grand air en ôte le mauvais goût.

quinze mois dans un jardin où nous pouvions les observer à toute heure. Ils donnèrent d'abord des signes évidens de leur mauvais naturel, se poursuivant sans cesse, et le plus grand ne souffrant jamais que le petit mangeât ni se tînt à côté de lui. On les nourrissoit de pain trempé et d'intestins de gibier, de volaille et autres débris de cuisine, dont ils ne rebutoient rien, et en même temps ils ne laissoient pas de recueillir et de chercher dans le jardin les vers et les limaçons, qu'ils savent bien tirer de leurs coquilles. Ils alloient souvent se baigner dans un petit bassin, et au sortir de l'eau ils se secouoient, battoient des ailes en s'élevant sur leurs pieds, et lustroient ensuite leur plumage, comme font les oies et les canards. Ils rôdoient pendant la nuit, et souvent on les a vus se promener à dix et onze heures du soir. Ils ne cachent pas, comme la plupart des autres oiseaux, leur tête sous l'aile pour dormir; ils la tournent seulement en arrière, en plaçant leur bec entre le dessus de l'aile et le dos.

Lorsqu'on vouloit prendre ces oiseaux , ils cherchoient à mordre et pinçoient très-serré ; il falloit , pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître , leur jeter un mouchoir sur la tête. Lorsqu'on les poursuivoit , ils accéléroient leur course en étendant leurs ailes : d'ordinaire ils marchaient lentement et d'assez mauvaise grace. Leur paresse se marquoit jusque dans leur colère ; car quand le plus grand poursuivoit l'autre , il se contentoit de le suivre au pas , comme s'il n'eût pas été pressé de l'atteindre : ce dernier , à son tour , ne sembloit doubler le pas qu'autant qu'il le falloit pour éviter le combat ; et dès qu'il se sentoit suffisamment éloigné , il s'arrêtoit , et répétoit la même manœuvre autant de fois qu'il étoit nécessaire pour être toujours hors de la portée de son ennemi , après quoi tous deux restoient tranquilles , comme si la distance suffisoit pour détruire l'antipathie. Le plus foible ne devoit-il pas toujours trouver ainsi sa sûreté en s'éloignant du plus fort ? Mais malheureusement la tyrannie est , dans les mains de